

JOSÉ CASTILLO,

UNE CONSCIENCE MAGIQUE



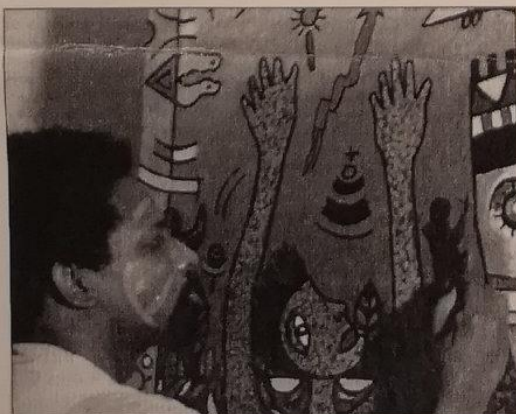
José Castillo est un peintre contemporain de la République dominicaine qui réside à Paris depuis quelques années. Jouissant d'une carrière déjà bien engagée, ce peintre reste proche et conscient de ses origines africaines, et du malheur de l'esclavage.

Extrêmement moderne dans sa technique et dans l'exploitation des matériaux divers qui interviennent et agissent sur sa toile, Castillo porte en lui un lien ineffaçable avec le continent africain. Castillo est Noir, et le dit avec une appartenance à cette civilisation qui s'est développée à travers les siècles, partout dans le monde. Sa peinture transmet le rêve avec la culture et la magie africaines. Chez Castillo, les signes agitent les toiles et donnent une dynamique constante aux sujets toujours en mouvement. Son atelier respire l'imaginaire métis car aujourd'hui, le peintre le dit sereinement : « nous sommes de tous les voyages, de tous les drames, mais sans fatalisme, car nous sommes déjà l'avenir... ». Il a beaucoup travaillé dans son pays avec des associations populaires d'animation artistique. C'est grâce à la peinture qu'il peut s'exprimer, s'indigner, créer, plus qu'avec les mots. Son œuvre est comme un rêve inachevé entre l'Afrique, l'Europe et l'Amérique.

Comment avez-vous pris conscience de vos origines ?

José Castillo : En République Dominicaine, durant mon enfance et mon adolescence, j'habitais un quartier très vivant où 60% de la population est noire. Nous formions une « communauté » dans la mesure où nous nous retrouvions ensemble pour assister aux cérémonies magico-religieuses, où l'on frappe des tambours de chez nous, des « palos », mais qui sont surtout des tambours d'origine africaine... C'est tout ce vécu, dans une culture secrète, profonde, qui m'a fait ce que je suis.

Quand se faisaient ces réunions ?



José Castillo au travail.

JC : Le prétexte, c'était toujours une date d'un saint catholique, comme le jour de la saint Louis, mais en fait, cela devenait une réunion où tous les Noirs du quartier, hommes, femmes, jeunes et âgés se retrouvaient, et nous chantions autour d'un feu de braises. Les hommes frappaient sur leurs longs tambours, et on dansait des danses en groupes avec des gestes rituels et symboliques. Les rythmes habitaient la nuit et tout le quartier nous rejoignait, on se souloit, complices d'un passé jamais énoncé...

Avez-vous conscience que c'était un héritage des noirs esclaves africains transplantés à Saint Domingue ?

JC : Cela ne se disait pas, mais c'était fortement entendu et intégré dans l'inconscient collectif. Nous savions que nous étions noirs, donc différents. Mais nous ne nous disions pas Africains. C'étaient les années difficiles de la dictature de Trujillo, qui était mulâtre, mais rejetait tout ce qu'il y avait de noir en lui, il se proclamait fils exclusif de Blancs, et se mettait de la poudre de riz sur les joues pour se blanchir. Dans ces années 60, le racisme des autorités était féroce... Nous vivions tout cela intérieurement, dans une complicité collective très entendue entre nous, dans le silence.

Quand vous vous réunissiez, vous sentiez-vous clandestins ?

JC : Absolument ! Pendant nos célébrations magico-religieuses, tout le monde faisait attention aux patrouilles de la police militaire. C'étaient aussi les années de lutte contre la dictature et dans le pays, les Noirs étaient très engagés, donc tout se mêlait dans l'esprit d'un pouvoir aux mains des Blancs qui ne formaient que 10% de la population nationale.

Est-ce que toute cette atmosphère d'une identité vécue comme vous le dites a influencé votre œuvre ?

JC : Bien sûr ! J'ai toujours su que j'étais Noir et je l'ai toujours reven-

dié. Nos cérémonies étaient de véritables spectacles magiques : je me souviens des hommes qui, pieds nus, traversaient des foyers de braises, sans le moindre cri de douleur, ceux qui pendant la transe et la danse se piquaient avec des aiguilles, comme preuve de résistance aux « mauvais esprits », au « mal ». Les autels faisonnaient d'images pieuses de saint Jacques, sainte Marthe, tout cela entouré de bougies rouges, jaunes, et de mille objets fétiches et grigris. Pour un enfant, un adolescent, c'était toute une histoire qu'il fallait apprendre à décoder.

Est-ce tout cela qui influence vos couleurs ? Il y a comme une mise en scène dans vos toiles.

JC : Si c'est vous qui le dites ! Mais vous avez raison, quand je travaille, j'ai besoin de ma mise en scène, d'une bougie, d'une image... Tout ce vécu, je le porte en moi, et il intervient dans mon inspiration. Par exemple, dans notre quartier, une prêtresse vaudou, que nous appelons « Santera », chantait d'une voix magnifique, et elle disait tout dans une langue qui n'était ni un créole, ni un patois, mais un amalgame des deux, où interféraient des syllabes très africaines ; avec elle, dansait et chantait « El Baka », un être humain en forme d'animal, qui est présent dans mon œuvre. Ce personnage, animal, oiseau, cheval, poisson, me poursuit encore.

Lorsque je vous entends, j'ai l'impression que vous avez vécu tout cela d'une manière secrète, presque cachée ; ne seriez-vous pas un « nègre marron » ?

JC : Garder un héritage, un patrimoine culturel et religieux, dans les conditions de répression que nous avons connues dans notre pays, c'est résister. Et je dois dire que l'art, la peinture est ce qui me permet de résister, en cela je me sens l'héritier, sans confusion aucune, des anciens esclaves marrons.

Comment cela se passe aujourd'hui ?

JC : Vous savez, les peintres contemporains qui gardent une inspiration très proche de leurs origines et qui l'expriment, sont souvent marginalisés par les courants contemporains de l'art abstrait et de l'art conceptuel ; ceci est valable de manière globale, en tenant compte du respect des professionnels qui savent reconnaître le peintre de toute façon. Ceci dit, on trouve encore une certaine marginalisation des plasticiens africains contemporains, et des peintres caribéens, ou métis, qui ont une forte inspiration liée à la spiritualité populaire qui s'inspirerait du « folklore » africain, ne seraient pas plus acceptés qu'un peintre noir qui « revendique » dans ses toiles une technique, mais aussi un monde... je me le demande parfois...

Comment ?

JC : Par exemple, lorsqu'il y a des expositions collectives latino-améri-

caines, de renom international, la sélection se fait souvent par le côté sud de l'Amérique latine, où les Chiliens, les Argentins, sont largement représentés. Non pas parce qu'ils sont Blancs, mais peut-être parce que leur expression technique répond aux critères européens. Pour les îles de la Caraïbe, c'est encore

libéré d'analyser... Mais en tous les cas, en Europe, la peinture africaine, caribéenne, n'est pas assez présente.

Vous sentez-vous descendant d'esclaves ?

JC : Bien sûr ! Pourtant, je ne sais



A la recherche de l'autre. Technique mixte sur toile.

un peu trop discret, si l'on pense à la quantité de peintres professionnels que nous sommes.

Mais vous, j'ai vu que vous avez exposé dans le cadre de l'Exposition universelle de Séville, à Paris, aux Etats-Unis, et que vous avez pour 1994 deux à trois expositions importantes ?

JC : Pour moi qui peins depuis longtemps, à force de travail et de lutte, on gagne une place au niveau international. Moi je parle pour l'ensemble des peintres africains contemporains, et des peintres cubains, dominicains, portoricains d'origine noire qui ont une trame, un imaginaire avec l'Afrique, le métissage, avec leurs origines. Ceux-là, je trouve qu'ils ne sont pas assez exposés dans le monde, et souvent ce sont d'authentiques talents. Avec une proposition, une innovation dans l'art contemporain.

Qu'est-ce qui se passe alors ?

JC : Un manque d'attention, de curiosité professionnelle, comment l'exprimer, je laisse à chacun la

pas si mes ancêtres l'étaient. Mais pour moi, c'est clair : nous les Noirs antillais, nous sommes les petits-fils de l'esclavage. C'est nous qui sommes les déportés. Je suis conscient et solidaire de cette histoire qui nous concerne tous et face à laquelle nous devons rester prudents, vigilants. Je me répète, je ne suis pas fataliste, je dis que l'esclavage comme système a été aboli, et cela a été une lutte de longue haleine, je pense que les esclavagistes n'ont pas réglé leur dette morale et financière... Aujourd'hui, les Noirs, nous devons assumer notre histoire sereinement et fermement, nous réclamer égaux et spécifiques et rester solidaires de tous les combats, face aux nouvelles tournures de l'esclavage aujourd'hui, car, hélas, il ne se limite pas aux Noirs... De nouvelles populations sont touchées, par de nouvelles formes d'esclavage... ■

Propos recueillis par Delia BLANCO